

Modernité / Merdonité¹

(extrait)

[...] Pour que de tels textes² se réduisent à ce qu'ils sont, tout au plus un symptôme supplémentaire de la moralisation dominante, il devrait suffire de leur opposer la littérature elle-même (mais, comme le dit Jacqueline Risset : « *les livres ne sont pas lus* » – il n'y a pas de jour qu'on ne puisse le vérifier). À ceci près qu'elle est comme sans pouvoir rien opposer à ce qui se dit d'elle, quand ce qu'il s'en dit a pour objet de la réduire à rien (puisque c'est très exactement à produire cet effet que travaillent ces textes : que la littérature puisse ne rien leur opposer, dissuadant en somme qu'on la lise). Le dernier livre de Bernard Noël y suffirait pourtant. *La Maladie de la chair* engage avec ce texte la confrontation la plus violente. Sans que Bernard Noël le sache bien sûr (mais leurs auteurs le savent, eux, qui le visent sans le nommer). Simplement parce qu'il est de ces écrivains auxquels on doit de savoir que la littérature la plus exigeante (la plus « *crue* »³) ne se résigne pas. Simplement parce qu'il n'a jamais dérogé à ce à quoi écrire l'engageait. Il se trouve que *La Maladie de la chair*, son dernier livre, fait écho à Bataille. Non pas, sans doute, d'une façon explicite. D'une façon cependant exacte. D'une façon d'autant plus exacte qu'elle n'est pas explicite, mais intime. De l'intime dont la littérature rend compte, comment rendre compte à son tour, si ce n'est intimement aussi ? Il y faut de la grâce. Il en faut *a fortiori* si cette intimité est ordurière ; si cette intimité a par exemple affaire avec des déchets. Bataille aurait dû sans doute s'abstenir : de ce qu'avait été son enfance, il aurait dû ne rien dire. Rien du moins d'explicite ; c'est-à-dire rien qui accusât quiconque ou qui l'accusât lui, à la suite. Au contraire, il le dit. Non pas qu'il dise tout – il en dit même très peu de chose ; tout tient en quelques lignes –, mais le plus terrible. C'est-à-dire très exactement ce que la littérature qu'on nous donne en modèle voudrait qu'on ne dise plus. Ce « plus terrible » ne l'est pas en un sens qui se mesurerait ; il l'est en un sens qui touche à une obscurité essentielle, dont nul ne sort plus dès lors qu'il l'a atteinte. Mais dès lors qu'il l'a atteinte, il est dans cette position qui veut que, s'il n'en sortira pas, nul n'en sortira après lui (Bataille le dit une fois en forme de menace : « *J'écris pour qui, entrant dans mon livre, y*

¹ *Lignes*, n° 27, première série, février 1996. Le titre est bien sûr emprunté à Michel Leiris, in *NRF*, n° 345, oct. 1981.

² Pierre Alferi & Olivier Cadiot, « La mécanique lyrique » in *Revue de littérature générale* n° 1, mai 1995, P.O.L.

³ *Libération* écrit, symptomatiquement aussi, « *macabre* ». *La Maladie de la chair* est paru aux éditions Petite bibliothèque Ombres (Toulouse).

tomberait comme dans un trou, n'en sortirait plus »). Bernard Noël, on le sait, a lui-même atteint cette obscurité essentielle (je l'ai dit : la seule qui rende la mort accessible). Par d'autres voies, dans d'autres livres, il s'est donné à lui-même cette obscurité dont il ne sortira sans doute plus, dont il sortira si peu qu'il sera sans pouvoir empêcher que quiconque, y pénétrant après lui, à sa suite, connaisse qu'il n'y a pas, à une telle obscurité, d'issue. Les chemins qui l'ont conduit à celle-ci auraient pu lui suffire. Et, sans doute, lui suffisent-ils. Il s'en tient à eux en effet. En même temps, ils sont le moyen pour lui, avec *La Maladie de la chair*, d'entrer dans une autre obscurité. Dans l'obscurité de Bataille précisément (une obscurité de cave). Non pas comme il l'avait fait déjà : en commentateur. Mais intimement. S'il n'y avait pas quelque risque de mésinterprétation, il y aurait lieu de dire *en tant que Bataille lui-même*. C'est-à-dire, non pas en tant qu'un homme eut ce nom, mais, précisément, en tant que Bataille *l'était*, ce nom. En d'autres termes, en tant que Bataille ne pouvait qu'être celui-ci (une histoire qu'il eut en propre et que nul ne partage avec lui, pas même par le moyen de la littérature). La question est alors, non pas comment a-t-il été possible qu'un homme portât le nom de Bataille (qu'on identifierait à l'œuvre qu'on en connaît), mais comment était-il possible que Bataille fût cet homme. Et dès lors, ce n'est plus de l'œuvre qu'il est question (de ce qui est advenu en guise d'œuvre), mais comment celle-ci était inévitable. Nietzsche appelait cela un destin ; mais ce serait aujourd'hui un mot solennel ; mieux vaudrait l'appeler un *sort*. Le sort de Bataille, c'est une matière : un père impotent, une déchéance, le corps qu'attire irrésistiblement le pire, une hébétude mentale qu'on exagérerait à peine en l'appelant un supplice... Et c'est de cette matière, de ce *sort*, que « Bataille » est sorti. Autrement dit, Bernard Noël se pose la question de savoir *comment* Bataille est sorti de cette matière, s'est extrait d'elle, comment il a fait d'elle *son* sort. Il se la pose comme à lui-même. En se mettant en la position d'être celui auquel un tel sort aurait échoué. C'est sans doute impossible ; il le fait pourtant. Il est lui-même ce que le nom de Bataille désigna autant qu'il vécut : un corps issu de ce sort. Héritant par le fait d'un sort sans issue. Ce qui fait de *La Maladie de la chair* un livre magnifique et du modèle de littérature auquel il se tient, une obscurité en effet intenable (faite pour être fuie).

Michel Surya

Ce texte a été publié dans *Lignes* n° 27 en février 1996 puis repris dans *Entretiens sur la biographie* (Carnets/Séguier, 2000) sous le titre « La littérature doit tout dire ».